

*rien de plus friable que mes apparitions
à peine une silhouette
recrachée par le vent*

Élodie Cossette-Plamondon, *c'est peut-être la
tranquillité des vagues qui m'effraie*, p. 125

RÉDACTION

Audrey-Ann Gascon, *rédactrice en chef*
Éléonore Meunier, *secrétaire de rédaction*

ÉDITION ET RÉVISION

Laurianne Beaudoin, *éditrice*
Amélie Fortin, *éditrice*
Arnaud Gagnon, *éditeur*
Camille St-Pierre, *réviseure*

INCLUSIVITÉ ET LUTTE CONTRE LE RACISME

Arilys Jia, *agente à l'inclusivité et à la lutte contre le racisme*
Sanna Mansouri, *agente à l'inclusivité et à la lutte contre le racisme*

COMITÉ DE LECTURE

Mathilde Aubriot-Bertot, Amine Baouche, Sandrine Bienvenu, Maxime Bost, Laurie Daoust-St-Jacques, Gabriel Deschamps, Malika Ferrache, Gabrielle Huot-Foch, Emmanuelle Lescouet, Sanna Mansouri, Eugénie Matthey-Jonais, Louise Nayagom, Augustine Poirier, Félicia Thibaudeau, Adriana Rosales Olivos.

AUTEUR EN RÉSIDENCE

Amine Baouche

COLLABORATION À CE NUMÉRO

Ariane Bilodeau, Charles-William Brière-Gaudet, Juliette Chevalier, Élodie Cossette-Plamondon, Élise Denis, Milena Desharnais-Lanas, Charles Gourde, Manar K., Maxime, Morgan Lajoie, Thomas Lonergan-Pilotto, Frédérique Paré-Bastarache, Timothée Rhéaume-Daoust, Zineb Squalli, Phara Thibault.

DIFFUSION ET ORGANISATION DES ÉVÈNEMENTS

Gabriel Deschamps, *responsable*

RÉDACTION WEB

Louis-Olivier Brassard, *rédacteur web*

INFOGRAPHIE

Maude Ouellette, *responsable de la mise en page*

COUVERTURE

Aglaë Taïga (@aglaetaiga)
Illustration digitale, 2022.

ILLUSTRATIONS

Marguerite Daas (@daas.qc.ca)
Crayon de bois sur papier, 2022.

IMPRESSION

Mardigrafe inc.

Le Pied est la revue littéraire des étudiant·es en littératures de langue française de l'Université de Montréal (AELLFUM).

3150 avenue Jean-Brillant, local C-8019
Montréal (Québec), H3T 1N8

PROTOCOLE DE RÉDACTION

Les textes en prose (création ou essai) soumis doivent être d'au plus 1200 mots ; les textes en vers, les textes théâtraux et les bandes dessinées ne doivent pas excéder six pages. Les textes doivent être soumis en format .doc, .docx ou .odt par courriel à l'adresse redaction.leped@littfra.com avec « Soumission Pied - Automne 2022 » comme objet du message. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur·ice participera. L'auteur·ice doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. La date de tombée pour le numéro d'automne 2022 est le **15 juin 2022**.

Creative Commons BY-NC

redaction.leped@littfra.com
www.leped.littfra.com
@revueleped

Dépôt légal, 2^e trimestre 2022
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISSN 2561-3464 (Imprimé)
ISSN 2561-3472 (En ligne)

SOMMAIRE

Numéro 33, Printemps 2022

Le Pied

[Revue littéraire]

-
- 5 liminaire : installer les silences**
Audrey-Ann Gascon, *rédactrice en chef*
- 12 Sève amère**
Amine Baouche, *auteur en résidence*
- 20 poème de gorge**
Milena Desharnais-Lanas
- 28 les plantes envahissantes (portraits)**
Frédérique Paré-Bastarache
- 36 Jardin de miracles ordinaires**
Juliette Chevalier
- 42 Début de quelque chose qui prend feu**
Manar K.
- 51 Bonjou Anko**
Phara Thibault
- 60 empreintes**
Maxime
- 70 Millage**
Thomas Lonergan-Pilotto
- 76 la frontière est une eau trouble**
Zineb Squalli
- 82 16 novembres**
Timothée Rhéaume-Daoust
- 90 Montréal bleu-gris en vers libres *passionnément***
Charles-William Brière-Gaudet
- 96 Carole + solitude**
Ariane Bilodeau
- 102 Les Aquariens de rien de rien de rien**
Charles Gourde
- 110 en lisant *Borderline* et autres récits de folles**
Morgan Lajoie
- 116 Tentatives de renouveau**
Élise Denis
- 122 c'est peut-être la tranquillité des vagues qui m'effraie**
Élodie Cossette-Plamondon



liminaire : installer les silences

AUDREY-ANN GASCON, *rédactrice en chef*

C'est sur le perron d'une maison de Lasalle que nous fumons quelque chose comme notre premier joint. Quand nous rejoignons la fête à l'intérieur, les lumières luisent un peu différemment et le plancher du salon palpite sous nos pieds. Le ventre gonflé de poppers sucrés, on régurgite les paroles de chansons pop apprises par cœur.

Les professeur·es devaient dire que nous étions inséparables. Nos noms se suivaient dans l'ordre alphabétique : nous devions nous asseoir l'une derrière l'autre dans tous les cours. Ça a commencé comme ça. Quatre ans de notes passées sous les pupitres, de rires étouffés dans nos jupes plissées et nos polos piquants, les mêmes bandeaux placés dans nos cheveux, les talons de nos souliers vernis claquant sur le linoléum des corridors quand on fuyait les surveillant·es.

C'était toi la plus belle de nous deux. Tu étais plus grande, plus mince, tu avais les cheveux plus soyeux et plus longs. J'avais pris l'habitude de passer en deuxième lorsqu'on devait franchir une porte ou marcher en file dans un couloir. Tu aurais voulu que je prenne les devants plus souvent, mais voilà : ce n'était pas naturel pour moi. Et je croyais que tu m'aimerais mieux plus petite, car c'était toujours ainsi qu'on m'avait aimée.

Je n'ai jamais su tenir les conversations difficiles. C'est peut-être pour ça que je ne sais pas trop à quel moment de l'histoire nous avons cessé d'être amies. Cet été-là nous sommes parties en voyage scolaire au Costa Rica. Nous étions côte à côte dans l'avion, dans les lits jumeaux de notre chambre à Santa Elena, côte à côte dans les champs de café, les chicken bus, les allées des mercados, côte à côte nos serviettes sur les plages du Pacifique, nos maillots séchant aux fenêtres des auberges.

J'ai compris, en plein cœur de la jungle costaricaine, qu'on n'en reviendrait pas. La veille de l'ascension du Chirripó, tu as pris une chambre avec une autre fille. Toutes les paires étaient déjà faites, il n'y avait personne avec qui me jumeler. J'ai dormi sur le sol, entre deux lits. Je pense qu'on ne s'est pas revues cet été-là. Ou alors très peu. Et à la rentrée nous n'avons pas partagé notre casier et en classe tu ne me parlais plus. J'ai saisi très vite que j'avais été complètement évacuée de ta vie.

Je n'ai jamais su tenir les conversations difficiles. C'est peut-être pour ça que je n'ai jamais su pourquoi : je n'ai jamais osé demander. On se croisait souvent au cégep. Tu me disais toujours *tu es belle* et je le prenais comme une insulte. Je ne me souviens pas qui de nous deux a proposé cette idée, pourtant un après-midi de pluie battante on se retrouve à la croissanterie Figaro. Nous avons parlé de bien des choses, mais jamais de ce qui s'était passé.

Aujourd’hui je tiens cette vieille amie entre mes bras. Quelque chose me surprend dans la spontanéité et la familiarité de l’étreinte, sa tête appuyée sur ma poitrine, mes bras qui la serrent doucement, l’odeur de sa peau. Je l’accueille contre moi avec prudence. Nous n’avons jamais retrouvé la proximité que nous avions connue adolescentes. Il reste encore entre nous ces années faites de silences impossibles à rompre.

Sève amère

AMINE BAOUCHE, *auteur en résidence*

« Cela n'aurait pas été possible sans la poésie, sans le recours incantatoire au mythe du premier matin ou du premier printemps, qui mettent fin à la longue nuit hivernale et font gicler fantasmatiquement sève, sang et sperme. »

Pierre Nepveu, *L'écologie du réel : mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*

J'ai repoussé le moment où j'allais me sentir forcé de m'y mettre à un mois exactement avant la date de tombée. D'habitude, je commence à écrire le plus tôt possible, j'aime réviser longuement ou me laisser le temps de changer d'idée au besoin. Mais le présent exercice m'a embarrassé. Par quel bout entamer un texte qui aura de toute manière une place assurée en revue ?

Le 22 mars 2022 : évidemment c'est toujours la panne, et la panique aussi, je suis à ça de laisser tomber. Et puis ça me frappe : *le 22 mars 2022*. Je me suis trouvé

bête de ne pas y avoir songé plus tôt, mais au fond il me manquait simplement l'angle adéquat pour porter un regard neuf sur un sujet que j'avais l'impression d'avoir occupé de long en large.

En 2011-2012, j'attendais que quelque chose advienne de ma première année de cégep, et de la première année suivant mon coming out, et de ma première année sans un système moral prédéfini auquel obéir. Rien de moins. Mais je ne bougeais pas, dans le vide et léthargique, incapable de provoquer le moindre événement. J'étais, à dix-sept ans, un cliché pas possible : une indignation volubile et creuse contre le capitalisme, la colonisation et les « injustices » — contre tout et rien — compensait pour une dépression sévère qui aura duré sept pénibles années. Mais comment le verbaliser ainsi, à l'époque ? Je ne *comprenais* ni mes sentiments, ni mes actions, ni ce qui relevait de l'exutoire ou de la vocation.

Je me suis impliqué très vite dans les coulisses de la grève, le tractage, les rencontres interminables à se disputailler sur des formulations (ça, plus tard, je le ferai toujours, mais seul devant mon écran d'ordinateur). J'ai plongé tête première dans un mouvement historique à

l'état d'embryon, et j'en ai tout oublié : souffrir et le reste.

À compter du premier vote de grève, je passais dix, douze heures quotidiennement en compagnie de parfaits étrangers avec qui je ne partageais pas grande affinité en dehors du « projet de société ». J'étais la seule personne non blanche parmi les militants de mon cégep ; je crois que ça en disait plus long sur moi que sur eux.

Il y avait dans le groupe Francis, qui vaut la peine d'être mentionné parce qu'il a été mon premier fantasme inassouvi. Le désir impossible que j'ai ressenti pour lui s'est presque parfaitement superposé, temporellement parlant, à mon ambition révolutionnaire déraisonnable. La grève aura été, sur de nombreux plans, la période d'un apprentissage : l'insatisfaction.

Entre le piquetage et les premières manifestations assez tranquilles, je croyais avoir trouvé mon quelque chose.

Le 7 mars, au 500 rue Sherbrooke Ouest, durant une action de perturbation qui allait sans heurt ni cri, les policiers nous ont soudainement fait comprendre qu'il était hors de question de nous laisser prendre la ville d'assaut. Ce jour-là, une grenade assourdissante lancée trop bas par un policier a crevé l'œil de Francis Grenier. Le 4 mai à Victoriaville, Maxence Valade a également perdu l'usage d'un œil après qu'une balle de caoutchouc tirée par un agent de la Sûreté du Québec l'ait frappé en plein visage. Plus la violence des interventions policières augmentait, moins nous étions prêts à en démordre, à laisser tomber sans avoir vu un flic perdre un œil à son tour. J'ai vu un crâne pisser le sang et des bras se casser, j'ai senti des balles en caoutchouc frôler mes tempes, j'ai cru mourir par asphyxie dans un nuage de gaz lacrymogène ; et combien de matraques au sternum, de jets de poivre de Cayenne dans les yeux ? C'était terrible, mais aussi tellement *intense*. J'y retournais peut-être pour cela, pour flirter avec le danger croissant et confirmer, défoncé sur l'adrénaline : oui, il y avait toujours un pouls.

Avec les « camarades », nous boudions les manifestations nationales aux allures de parade, sans nier que le 22 mars a été un tournant majeur. Je rattache pourtant à

cette date autre chose que la vague monstrueuse d'humains — le Québec en entier — congestionnant les rues de Montréal. Non, c'est qu'il a fait vingt-six degrés Celsius, ce jour-là. À quoi bon s'épancher sur la longueur, l'intensité et la violence de la grève, si c'est pour taire le véritable prodige accompli par les étudiants entêtés, celui d'avoir rallié jusqu'à la température à leur cause ?

À l'automne, les cégeps et universités ont décidé par des majorités écrasantes de reprendre les cours. Je m'en suis trouvé démolé. Tous ceux qui s'étaient pointés au plus à cinq manifestations, ou les autres, les « aliénés », quel droit avaient-ils de décréter la fin de notre rêve ? De parler d'élections ?

Mon dépit a été tel que j'ai réagencé le cours des événements pour nier la blessure, au point d'invalider ma participation au mouvement, voire le mouvement lui-même. J'étais un nanar en plein trip, c'était une phase. De toute façon, à l'approche de l'été, avant que la grève en tant que telle ne s'interrompe, je considérais déjà avoir assez joué la comédie, n'est-ce pas ? J'étais lassé d'écouter le même discours remâché depuis des mois, quand bien même son fond demeurait pertinent ; frustré de comprendre qu'en bout de ligne le militantisme est de l'idéologie, une

politique, un enjeu d'ego, et qu'il existe une élite aussi chez les communistes et les anarchistes pleins de bonne volonté ; dégoûté surtout de ce que la plupart d'entre eux — mais pas moi, jamais — se destinaient sans l'avouer au même parcours bourgeois que leurs parents. Je comprenais que d'autres n'aient pas cessé net de participer aux manifestations. Je n'invalidé pas l'espoir sincère en une nouvelle société que nous avions généré l'un dans l'autre. Je trouvais même très touchant que des amitiés et des relations amoureuses nées pendant la grève perdurent au-delà de 2012. Mais pour moi il s'agissait d'un hiatus, d'une étape tout au plus vers la suite des choses, même si la suite des choses ne présageait rien de plus palpitant. Du noir et du gris, et du sexe, et le temps qui m'englue dans son passage.

Aurais-je été autant impliqué à vingt-et-un ans, au début de mon baccalauréat ? Et à vingt-quatre ans, à la maîtrise ? Et à dix-sept, vingt-et-un et vingt-quatre ans si je n'avais pas souffert de dépression ? À quoi aurais-je ressemblé si cette rencontre entre un mouvement de contestation national et un adolescent en crise existentielle n'avait pas eu lieu ?

Parce que ma dévotion de quatre mois lors de la plus grosse grève étudiante de l'histoire du Québec n'a pas

entraîné la chute du gouvernement, j'ai jugé avec condescendance toutes les manifestations qui ont suivi, sans exception : du vent. Tout en me répétant que des élections ne vaudront jamais une bonne vieille révolution, l'autogestion et tout le paquet — auxquels je préférerais ne pas participer, merci beaucoup. Mon raisonnement se mordait la queue, n'avait ni queue ni tête.

Dans ma réécriture des événements, l'explication me semble naturelle : j'avais besoin de moi ailleurs. Je sentais qu'un territoire infini valait la peine d'être exploré, ce que n'était pas le militantisme. Le militantisme suppose en soi une pensée par le groupe, et j'étais pressé, je crois, d'avoir ne serait-ce que l'impression d'un contrôle absolu sur mes actions, d'exister et de faire exister quelque chose par moi-même.

Deux ans après la fin de la grève, j'ai entamé l'écriture d'un récit pris en charge par un narrateur désillusionné et profondément impliqué dans la grève de 2012. Peut-être avais-je encore besoin de changer ma perception des choses et de minimiser la déception en recréant ces mois à mon goût. De faire de la langue et des personnages la gageure d'un nouveau départ. À quelle

action de perturbation avais-je vraiment, moi, participé ? Quels étaient mes sentiments réels par rapport à l'usage de la violence ? Avais-je couché avec Francis, en fin de compte ? J'estime ma difficulté à distinguer le « vrai » du « fictif » dans le texte final comme la preuve d'une certaine réussite. J'ignore quel était mon objectif, mis à part d'écrire de la littérature, mais il s'est passé quelque chose, enfin.

Une version réduite de ce roman existe, conçue après un séminaire de création dans lequel il fallait se débarrasser des trois quarts de la remise précédente pour écrire un nouveau texte à partir du quart restant. « De quoi avez-vous vraiment besoin ? » J'avais adoré la consigne, et dans mon ordinateur, mon roman trop verbeux n'attendait que d'aller droit au but.

Pour ce texte-ci, j'ai tenté une réduction du même genre, mais cela sonnait faux. Il fallait prendre en compte où j'étais, le temps passé, et juste sonder en moi ce que la grève y a déposé : l'écriture et un arrière-goût tout à fait supportable.

poème de gorge

MILENA DESHARNAIS-LANAS

le sexe ça sent noël
ce qui étouffe dans les draps
du sous-sol des parents
iels m'emmaillotaient je devenais
cette peluche sacrée serrée très fort

ça avait une odeur de poisse et de détergent
l'adolescence les jambes écartées
je ne ressentais pas l'étau des doigts
autour de la gorge
le visage écarlate
les cardinaux de la cour
de sourds symboles
dont je ne connaissais pas le référent

membres perdus aux quatre coins du lit
en quel territoire nous désœuvrions-nous
champ de bataille à même la moquette aspirée

chaque semaine
j'aurais pu jurer me sentir engloutie
avec le reste des minous
des miettes de chips du père
drôles les catacombes où iels m'attiraient
l'antre de leurs blancs fantasmes
violences séquestrées derrière
une porte mitoyenne
corps de cuirette pendus
dans la blêmeur d'une remise

parfois iels revenaient le lundi
chair des jointures à vif
les murs de carton en livres pour enfants
par lesquels passer la tête
un monde nouveau par-delà
l'éclatement de leurs yeux la poussière du plâtre

je voulais les bercer une nuit durant
créatures chétives
frêles fiévreuses
caresser les cheveux
baiser la nuque poser la tête
sur mon épaule sentir les larmes dans mon cou
mes cheveux devenir mouillés

je le sais que vous les aimez mes doigts
ils savent poignasser flatter
faire sentir que vous n'avez plus à mouvoir
la pierre de votre corps
satin dont je m'enrobe
je cherche votre velours

je vais le prendre moi
j'ai de la force pour cent mille
pour les bébés pas encore portés
donnez-le-moi votre corps
je le mets sur mon dos
bientôt on ne remarque plus
la bosse de mon échine
je deviens cette surprenante embarcation

me dénouer
me délier les râmalages

il y a un pont
que je dois apprendre à construire
à traverser de retour
le bleu de la maison
se découvrira-t-il
de sa nocturne voilée

la lumière du séjour
devra me traverser
non pas m'éblouir
je ferai de moi un être diaphane
d'éther jamais plus je ne serai saisie
je saurai me jouer
de l'agrippement des meubles
contre lesquels je m'accroche
 leurs espaces ne peuvent me rencontrer
 c'est une question d'angles
 iels en savent long

je les sens les râmagés au fond de ma gorge
tus trop longtemps
ils sont en feu
ma colonie dans l'urgence
détaile
hirondelles de rivage
admirées ravagées
imbibées d'un lait
mamelle perdue

le sexe ça sent maintenant
les jours refoulent
contre le ciel vaporeux de ma ville
l'air y est piquant
illusoire
nous ne prenons pas le temps
de laver l'air de l'étendre de le faire sécher
nous lui passons une débarbouillette

ça sent mon âme élimée
prête à se recueillir
auprès des atmosphères autres
à dire oui à la prochaine emprise

manipulations
tatillonnages
pleines mains

odeur de clémentines
rouge à lèvres des acuités
font revenir aux liaisons
dont on essaie de se défaire

novembre

aux premières loges
de ce qui s'étiole et jaillit en nous
je ne saurais parler de fissures
nous sommes déjà
à la rencontre de maintes surfaces
empêtré·e·s dans la craque du divan-lit
extrême tension des peaux calfeutrées

peu importe votre odeur votre agglutinement
le sexe dorénavant
c'est une dyade solitaire
je vous invite
vous orbitez



les plantes envahissantes (portraits)

FRÉDÉRIQUE PARÉ-BASTARACHE

0. il y a une furie dans ma tête la furie, c'est une peur, en fait, c'est la musique terrifiante et vénérée que je n'arriverai jamais à toucher. Il y a une explosion, toujours, dans ma tête, c'est la musique qui s'en va et me laisse baignée dans la lumière blanche. Il y a une personne dans ma tête, des deux côtés de ma peau, et sous la plante de mes pieds, cette personne rend la musique pure à mes oreilles et du même coup la brise en mille morceaux sur ma tête / de façon définitive : je n'aurai jamais la musique entière ni à moi ni réussie.

il y a cette peur, cette musique et cette personne, ensemble elles sont comme les trois couleurs primaires,

des portraits trois couleurs

1. les morts dorment dans des cabanes, les vivants aussi. Ce qu'on sait, ce qu'on ne sait pas, tout ça dans nos tête-maison-têtes, tout ça mort ou vif. Des trains des trains des trains et les genoux relevés. Une mélodie qu'on s'apprête à déchirer. Le futur simple le plus-que-parfait. Le mensonge qui s'écarte pour montrer un chemin. J'avale une gorgée d'air dans mon tuba et ça ne me soulage pas. Je pose des briques entre les mots qu'on rapporte, ça fonde les liens. Ça creuse les os. As-tu besoin de moi pour paver ta route ? As-tu besoin d'un pacte au couteau pour contenir le sang dans tes veines ? Où déposes-tu ton langage quand il s'écarte et laisse à voir ta chair ? Imbriquer les regards jusqu'à bâtir une maison, ça prend un toit avant de partir. Tu places des cônes orange pour marquer le périmètre. Ça prend un pot Masson rempli de gros bruits, scellé dans la réserve

2. pendant tout ce temps, tu pensais à créer de la musique supraterrestre en utilisant les harmoniques d'une mélodie préexistante pour en écrire une nouvelle, tu voulais déceler et dévoiler une musique sous-jacente, inhérente, inévitable, fatale carrément, moi je regardais des cônes orange et je me pratiquais à changer le focus de mon appareil photo comme si je me demandais à quoi accorder mon attention, sur quoi concentrer mon impuissance

ça n'a pas changé sérieux

rien n'a fucking changé

on est coincé dans des vitres de plexiglas et on se reflète dans des miroirs à l'infini comme une œuvre vivante de David Altmejd des fourmis nous marchent sur le corps jusqu'à ce qu'on s'enfonce profond dans la boue et des ananas dégoulinent dans nos fissures jusqu'à ce que le sucre pourrisse mais au moins on émet des harmoniques et en écoutant attentivement on pourra peut-être composer la musique supraterrestre et s'envoler au-delà des miroirs rejoindre les harmoniques

qui font sans doute le party de la liberté je sais pas où à
l'heure qu'il est

je te trouvais beau sérieux dans ta cage de verre à côté
de la mienne j'avais juste hâte de te prendre la main

je savais que ça me calmerait

3. comme dans un film la salle est immense et ronde
l'orgue le paravent la coulisse, le piano a l'air minuscule
le banc le plus reculé j'y suis minusculement plaquée
contre le mur dans mes vêtements d'hiver et mes
mécanismes, le banc d'à côté tu y es doux, flou, tu y es
libre mais loin et de l'autre côté de la salle, immense
près de l'orgue *on te voit*, quelqu'un te voit comme dans
un film, une seconde suffit pour transformer le regard
la lumière tombe s'éteint et le pianiste joue sur le
piano à l'air minuscule avec sa main gauche seulement
chaconne chaconne le rêve de chaque pianiste cette
main gauche, il joue des histoires, en ré mineur, de
vies qui s'entrecroisent, en contrepoint, toujours en ré
mineur tu me dis *ça suffit les vies en ré mineur, il y a des vies*
ailleurs qu'en ré, il fait comme ça avec ses mains des
acrobatis, l'art de la fugue : croiser ses doigts avant de
dire des menteries, l'art de la fugue retenir ses
souvenirs longtemps sous son présent laisser les
jointures

céder, je me retourne tu n'es plus là, tu as fugué un
départ en fugue un clavier
intempéré
l'histoire des nécessités tu pars exister là où tu as le
droit ta voix quitte

le contrepoint / on se réfugie au fubar d'un mercredi /
un fubar vide / notre vie comme

une seule ligne

4. la musique gavée de toutes nos chairs roses rancit
l'air
me pourrit l'air parce que pourri
est mieux que mort et que mort est mieux
qu'abrutti
j'ai peur maintenant je me réfugie là où j'ai mal car je ne
connais plus rien d'autre
dehors le vent te coupe le souffle parce qu'il est *son*,
tu respires à peine, compositeur,
recouvert de tes sons dans ta tête
la musique t'a converti je suis convertie
compositeur, tu manquais d'air mais tu donnais la vie

5. c'est juste
la lumière blanche
dans mes yeux
comme à l'hôpital
un piano
la lumière des notes
elle m'aveugle
c'est tout ce dont
je me souviens

Jardin de miracles ordinaires

JULIETTE CHEVALIER

I.

Tu m'as tout appris et maintenant je dois désapprendre.

Sur la table de la cuisine, tu tiraient les cartes pour nous révéler l'avenir, on en faisait une sorte de jeu. On posait des questions au paquet et toutes les réponses nous indiquaient un miracle à venir, mais il ne s'est jamais pointé le bout du nez.

Tu m'as dévoilé la beauté des choses banales et désordonnées : l'importance des cafés du Tim, la valeur des yogourts expirés et la magie des rencontres fortuites. Tu m'as montré comment croire en la vie, mais tu ne m'as pas donné la marche à suivre lorsque l'espoir n'a plus lieu d'exister.

Tu m'as presque tout appris, mais maintenant je suis seule et je dois réapprendre.

II.

J'essaie de m'accrocher à tout ce qu'il me reste de toi.
Ma tête ne peut pas contenir tous les sourires que tu
m'as offerts, j'aurais voulu les entreposer entre les
pages du dictionnaire pour les retrouver plus tard, au
hasard, quand je chercherais mes mots.

Je me souviens seulement de toi par fragments, tu te
révèles dans ma vie par ton absence :

Je vois la glace fondre dans mon café glacé, la
condensation qui mouille mes doigts, et je pense à tes
cafés fondus, oubliés un peu partout dans la maison ;

Un chapeau de pêcheur comme le tien fait de l'ombre
sur un visage inconnu, je m'attends à croiser ton
regard sous le rebord, mais je sais que c'est impossible,
je me dis que je devrais m'acheter un chapeau ;

Je remarque un oiseau perché sur la branche de ton lilas, il picore dans les mangeoires que tu as accrochées et avant qu'il ne prenne son envol, j'essaie de deviner de quelle espèce il s'agit, je sais que tu aurais su le reconnaître, c'est ton père qui te l'avait appris ;

Une pince à cheveux qui ne sert plus traîne sur le comptoir, il faudrait que je la range quelque part, mais j'ai encore besoin de l'apercevoir aux moments où je m'y attends le moins pour te garder vivante dans les détails du quotidien ;

Je me perds en voiture en allant à un nouvel endroit, ou plutôt, je me retrouve sur la route que j'empruntais tous les jours pour me rendre à mon ancienne école, et je m'entends répéter ce que tu disais quand ça t'arrivait, *on est comme des chevaux, on va instinctivement aux mêmes places qu'on allait avant*, mais moi je retournais toujours à tes côtés, maintenant mon cheval ne sait plus quel chemin prendre.

III.

J'essaie de te rendre hommage de toutes les façons qui t'auraient le plus comblée et agacée :

Un petit autel à côté du lit, un cadre, ton collier et une lampe à sel, car tu as toujours su projeter une lumière douce sur tout ce que tu touchais, on pourrait dire que tu es une déesse à laquelle je prie ; c'est peut-être le cas. Tu aurais détesté que je garde ta photo dans ma boîte à gants et dans ma pochette de téléphone, toi qui fuyais la caméra, je te traîne maintenant comme un porte-bonheur ou comme un sceau de protection. J'ai moins peur des accidents maintenant.

Une dizaine de sacs de terre que j'achète pour faire renaître ton potager quand le printemps arrive, tu serais contente de me voir dehors, au soleil, les ongles sales, maintenant que je suis capable de surmonter mon dégoût des insectes et des vers de terre, mais la seule chose qui me semble insurmontable dorénavant, c'est de ne plus jardiner avec toi.

Une visite à ta pierre tombale, comme si c'était l'endroit que tu hanterais, et je sais que tu trouverais ça inutile, car si tu étais un fantôme, tu aurais autre chose à faire que de rester dans un cimetière : tu

viendrais cacher la télécommande de la télévision pour me pousser à prendre une marche, tu trouverais une manière de faire apparaître un billet de vingt dollars sur mon chemin, tu t'assurerais qu'une chanson excessivement joyeuse joue à la radio quand je passe une mauvaise journée, tu manifesterais un cardinal dans le ciel pour me rappeler ta présence.

Des tomates vertes du potager sur le bord de la fenêtre, je les aligne pêle-mêle comme un rituel entre toi et moi, et je sais que tu aimerais les voir mûrir tranquillement. Quand elles sont assez rouges, je me fais un sandwich aux tomates, juste avec des toasts et de la margarine blanche, parce que c'est comme ça que ta grand-mère te les faisait et ce geste-là me rapproche plus de toi que n'importe quel rite funéraire.

IV.

J'apprivoise un miracle que je n'ai jamais su voir et je me surprends à ne pas le détester :

Le monde continue de tourner.

La vie a continué, ma vie a continué. Les tomates rougissent encore sur le bord de la fenêtre et mes cafés glacés continuent toujours de fondre, de nouveaux oiseaux se posent dans les arbres et je me perds encore en voiture, les sacs de terre tombent en vente au moment où je dois les acheter et parfois je trouve même un billet de vingt dollars par terre, sur un chemin que je prends pour la première fois.

Début de quelque chose qui prend feu

MANAR K.

Je les attends tous impatiemment. Comme les autres m'attendent, quand ça brûle à l'autre bout de mon matelas. Les nuages ont allumé des foyers aux quatre coins, je m'y blottis comme je peux. Au chaud comme une galette sur le feu que je ne sais plus faire.

Des foyers d'incendie aux quatre coins du monde, le mien. J'ai pleuré les promeneurs sous les oliviers partis en fumée. J'ai pleuré mon pays comme tous les autres m'ont appris à le faire, à travers un écran. Je ne suis pas d'ici mais je suis chez moi.

Je suis chez moi et je m'active. Je range tout, le décor bouge imperceptiblement. Les chapelets égrènent les murs, les tissus tendus d'un bout à l'autre des pièces, parler à l'esprit de la maison dans l'espoir qu'il réponde. L'encens est allumé, fume à grosse bouffées, le chauffage aussi, il faut faire semblant qu'il fait chaud. Ma peau se dessèche, je pense : je dois retourner à la mer... Un coup à la porte me ramène à moi-même.

*

Ils arrivent par dizaines, douzaines, en procession. Les fantômes des quatre coins, je les ai tous invités, ils sont tous venus. J'ai passé la journée à me préparer, ils sont là. Les uns les autres s'installent, se vautrent dans les matelas, inspectent le ménage la nourriture les boissons. Celle-là passe même son doigt sur le comptoir en granit noir. Il brille de mille feux sous les plantes qui bavardent et j'ai les yeux qui perlent.

Les fantômes adorés ont débarqué par milliers. Un petit tire le pantalon de son père pour savoir si on peut lui donner une banane, on n'en mange pas souvent chez lui. L'autre encore court glisse s'éclate le genou sur l'asphalte de l'entrée, il se demande où est passée la terre battue. La troisième pleure parce qu'on l'a touchée là où on cache le mal.

Par milliers, ils s'entassent dans le gîte étroit. Toute la soirée j'apprête je récite, donne mes mains jusqu'au bout de mes ongles teintés par l'orange d'une autre fête. Une boule disco lance un milliard de regards approbateurs du plafond. Les miens sont honorés protégés, je gronde d'amour. Je veux hurler très fort, me heurte au souffle court de ma voix qui s'éteint. Un enfant a faim, un genou saigne, une autre s'est brisée : je n'y arriverai jamais.

Il faut que j'arrête de crier alors je leur parle doucement, une longue litanie, entre la prière et la supplique. Un chapelet entre les doigts je me balance de haut en bas, j'enchaîne toujours ma détresse, mais les mots de ma langue traversent les convives. L'encens ne suffit plus pour les rassembler, je panique j'allume une douzaine de bâtons à la fois, lentement les spectres disparaissent en toussant.

*

Restez ! Ils ne savent pas que je donnerais tout pour un instant de courroux, un cheveu de leur front. J'aimerais qu'ils saccagent ma demeure. J'aimerais qu'ils détruisent jusqu'à la dernière de mes amulettes, de mes armures. J'aimerais riposter, secouer les morts, arracher la violence de pitoyables siècles des quatre coins où elle s'est engrainée et qu'ils ne savent pas quitter. J'aimerais la souffrir de plein fouet pour lui sectionner les bras et les jambes, mais ce ne sont que des fantômes. Ils ont laissé de vagues traces chez moi avant de rejoindre les foyers où ils iront se reposer.

Je sors, pieds nus dans la neige. Mon estomac s'éparpille. Je ne sais pas j'ai été dehors combien de temps, à mon retour toutes mes plantes étaient mortes. J'ai dû

m'asseoir, ne pas vaciller. Écrire. Je prie mal j'abuse de l'encens, mais j'écris toujours. Il n'y pas d'énigme : avec l'écriture, je peux broder des mots à leur mesure. Je peux recoudre les plaies, chanter les méfaits les louanges. Je peux nettoyer les tombes.

Je ne crie plus je murmure. Mes fantômes adorés sont heureux, je réapprends délicatement à les côtoyer, leur parler. Le plaisir de la liberté.

Je murmure tout bas, pour moi : en vérité ce sont les vivants qui m'en veulent.

*

Mes pères se sont brisés. Ils ont tout fracassé autour, les vents arrachent les arbres jusqu'aux racines. La plaine est sombre, chuchote dans le sang l'histoire inconnue de tribus décimées. S'y côtoient les cicatrices du combat, celles des accidents, de la tuberculose sur le bras de tous. Le nez cassé le fusil rouillé, les fondateurs fuient à toute vitesse, laissant derrière eux les fils et celles qui ne comptent plus les morceaux d'une patrie éclatée au sol qui leur taillade les pieds. Des traces de sang sur la carte, ceux qui rampent encore ont les yeux vitreux : ils ne vont plus tarder...

Il faut écrire, accueillir leur arrivée. Mes pères n'iront pas attendre, cognent de leur canne : il nous faut une histoire ! Sachez l'écrire mes enfants. Sachez l'écrire, savoir distinguer le vide du creux. Il faut faire vite cependant, les organes nous lâchent et les cicatrices prennent feu.

L'un d'entre eux est un jeune garçon, il se détache lentement, marche vers une maison abandonnée. Les éboulis cachent un diamant. Le garçon est curieux, se dirige d'un pas furtif jusqu'à ce qui scintille de très loin : ce qui lui fait envie pourrait lui scier les jambes mais il ne le sait pas, il a cinq ans. Il tire de toutes ses forces sur l'objet encastré dans un restant de mur, s'acharne sur le talisman trouvé. Il faut bien que ça soit un objet divin, ce rai au beau milieu de la plaine infernale des damnés de la terre.

Il suspend son geste brusquement. Le cri muet de quelque chose, il ne saisit pas bien, mais d'un coup il s'arrête. Il reste seul immobile, alerté par la grâce, par quelque père en perdition à qui il restait encore suffisamment de souffle pour dissuader le rejeton de déloger la bombe.

Plus âgé, c'est avec les mines qu'il joue, lui et tous les autres pères. Plus faciles à désamorcer. L'un d'entre

eux n'a pas eu le mémo, il a fallu le ramasser aux quatre coins de la forêt.

*

Mes mères se sont brûlées. Elles ont tout incendié autour, les flammes s'apprêtent à manger jusqu'au dernier olivier millénaire d'une maison abandonnée au cœur des plaines, les éboulis devenus des tombes pour les vents destructeurs des pères disparus. Car les femmes ne partent jamais : notre ancêtre à tous est une femme, la plaine infernale porte son nom.

La mère des sept filles est giflée alors qu'elle se fait déjà du sang derrière les hommes qui mangent. Elle cherche de quoi nourrir sa marmaille, celle qu'on ne regarde même pas du coin de l'œil les meilleurs jours, qu'on dégage à coups de pied le reste du temps. Les hommes jettent les os derrière et les poules picorent : ainsi va la vie meurtrie. Elles rêvent de maris qui éteignent les feux, elles se recueillent sur la tombe de ceux dont la colère vient raviver les brasiers de leur continent.

Les pieds les genoux brûlés sanguinolents, les génitrices ne font que se manger des rafales et prier pendant que

j'écris. À la lumière du kanoun de la mère des sept filles je m'installe. Je pense : je ne devrais pas être ici.

Le kanoun est brûlant pour préparer la galette, seule subsistance. D'un coup sonore des cris déchirent la nuit : la mère perd une enfant dans le feu. Sur la terre entière les remous se taisent. Depuis qu'elle est morte, toutes les galettes portent un goût de fer et de cendre.

*

Chez les miens, Dieu est partout.

Même ailleurs, il n'est jamais parti. Il est partout sauf au ciel. Il nous attend dans le noir pour une sale surprise, paraît-il. Jnoun de gauche sous le canapé.

Les pères de mes pères étaient les gardiens des portes. Mes protecteurs cassés enfuis, l'entrée béante s'est infectée depuis. Morts sont les chevaux, le désert même est pollué, les armes pullulent pour tuer frères, oncles, cousins... Le papier est déchiré, le crayon en deux sous le coup de la colère. Me voici à tenter de retrouver celui qu'on a cru mort, dont le souffle rauque menace pourtant de se déchaîner à tout moment.

La mère des sept filles en a perdu deux déjà. Dans ses rêves elle n'a plus d'enfant, elle n'en a jamais eu. Elle commande maintenant une armée, celle de ses frères. Digne héritière d'une reine morte au combat pour sauver le sang des rivières, elle ne se mariera jamais. Le foyer est contenu par son bras de fer et son éloquence, elle ouvre même une école pour les adeptes. De son vivant, personne n'a osé se diviser la terre du créateur. Suite à sa mort sur le champ de bataille, les rapaces se sont abattus en bourrasques ardentes sur ses richesses, lui ont dérobé jusqu'à son prénom.

Elle se réveille, elle a maintenant quatorze ans, elle se marie dans trois mois. Après une journée entière à préparer les noces, leur maison de pauvres prend feu en pleine nuit noire, les chacals hurlent au vent qui s'élève. Elle s'en souviendra toute sa vie, la peur des cieux cette soirée-là gravée en elle plus profondément que ne le sera jamais la mort de ses filles. Elle voit la maison des plaines infernales brûler, la région miséreuse embraser ses espoirs.

Dieu est partout, il voit aussi : la région qui prend feu, la révolution volée, la patrie empêchée. Il voit tout malgré la fumée.

Bonjour Anko

œuvre autobiographique

PHARA

Bonjou Anko

PHARATHIBAULT

(ŒUVRE AUTOBIOGRAPHIQUE)

Sonnerie de téléphone

Retrouver la voix de
Sa mère biologique
Première fois
Après
Et 15 ans de silence
Plus 3 012 km
De déchirement
C'est juste
Un saut en bungee abordable
Eh non
Scuse
Pas abordable
Pas un saut en bungee
Parce que ça voudrait dire
Que tu reviens à toi-même
Au corps que tu as laissé en haut

Mais là

Non

Tu reviens pas
Non

Tu pries pour que ton sac de pierres devienne un ballon

Phara répond

MANMAN-QUE-JE-CONNAIS-PAS
Bonjou Phara fi mwen

Phara se détache rapidement du téléphone après avoir entendu la voix de sa manman-qu'elle-ne-connaît-pas

C'est aujourd'hui
Tu vois
Le genre d'aujourd'hui
Boulet d'acier
Qui pendule tic-tac
Au-dessus de nos têtes
Jusqu'à ce que la corde lâche
Sans prévenir
Et

Crac

Tu vois ce que je veux dire ?
C'est là-là

Les eaux
L'Atlantique
Crac
Des contractions
Qui m'appartiennent pas
Me poussent dans le sol
J'ai la bouche
Pleine de boules à mites
La tête
Qui se dispute
Avec une analgésie
Qui me quitte
Aussi
Tout me dépouille
Et me déchante

MANMAN-QUE-JE-CONNAIS-PAS

Se manman

Je m'enfonce
Et elle creuse
Ma tête
Ma tête creuse
C'est normal
Je pense
Il y a des thèses
Qui en parlent oui
Des têtes qui creusent

J'ai lu ça
Ça l'air que
Pleine noyade
Ben profond
Il y a comme
Un moment où
Tout dérape
Genre
Le ciel se dissout dans l'eau
La mort encule le ressenti
Ça se *fucked up* dans ta tête
La mer devient
Liquide amniotique
Pis tu te mets d'instinct
À te nager
Vers le creux chaud
Et cimetière

C'est fou
C'est ce qui se passe ici
Tu apparaîs
Et je m'enfonce
Enfin
(Il y a si longtemps que je flotte)

MANMAN-QUE-JE-CONNAIS-PAS
Ou te mankem ptit mwen

Tu me parles
Avec une langue égarée
Pis je cherche le bouton
Replay
Non
Stop
Genre
Reprend
Non
Arrête tout
Je
Je suis pas prête d'être prête
Encore hier
Je me suicidais
Dans ton obscurité
C'est ridicule
S'il vous plaît
S'il vous plaît
S'il vous plaît
S'il vous plaît

MANMAN-QUE-JE-CONNAIS-PAS

Phara ?

Je prends la fuite
Bouton rouge

Phara raccroche

Une légende
Projetée en boucle sous mes paupières
Raconte que
Tu me visitais
Tous les dimanches
Même heure
Même poste
Devant le grillage
Tu étais là.

C'est vrai la légende
Maman ?

C'est ironique
Quand même
Une mère qui visite
Sa fille orpheline
Je trouve ça *cute*
En fait
Non
Non pantoute
C'est masochiste en criss
C'est dire *fuck* ton deuil
Fuck toute

On n'abandonne pas un bébé pas à moitié
Fallait couper le cordon
Mettre le feu

Après
On aurait pu apprendre
À ne plus se penser

*Le téléphone sonne
C'est Manman-que-je-connaiss-pas
Phara laisse sonner*

Je
Peux
Pas
Les mots
Sont *jammés*
Dans mon ventre
Je cherche
Une scie
N'importe quoi
Pour m'ouvrir
Pour dénouer
Mon estomac
Et te dire
Eum...
Te dire...
Je sais pas
Allô ?
Au moins
Parce que là
Il y a juste

Mon souffle
Au bout du fil
Qui s'entortille
Au bout du fil

Le retour de ta voix
Qui m'appelle
Témoigne
Que ma naissance
A bel et bien eu lieu
Pis je dois dealer avec ça
Maintenant
Pis c'est ça le plus dur
Moi
Je me disais
Si y'a aucune histoire
Aucune image
Aucun témoin
De ma venue au monde
Il y a rien qui prouve
Que je suis née
Rien
Faque je m'invente
Comme je veux

Regarde
Le trou
Dans mon ventre

C'est pas une cicatrice

Non

C'est un épicentre

C'est un jardin

C'est un puits

Ça m'allégeait

M'imaginer

Que je n'étais pas encore née

T'es là

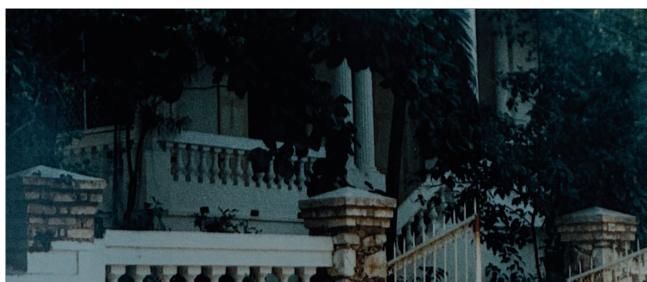
Mon nombril

Creuse jusqu'à ma gorge

Expulse mon premier cri

PHARA

Bonjou Manman chérie



empreintes

MAXIME

glisse ma peau sur la tienne

Octogone sans règle pour mes doigts quand ils rencontrent tes bagues, alors qu'on reach pour le même recueil : le genre de coïncidence qui se passe seulement dans les teen series que je consomme compulsivement pour mieux me moquer des clichés qu'au fond, je désire pour moi. Ce n'est pas une histoire d'amour, en fait, c'est à peine une histoire, rien qu'une collision entre deux âmes un peu seules dans une librairie où plus personne ne fout les pieds depuis l'aménagement d'une énième succursale au nom générique, à deux rues d'ici. La rencontre improbable d'un écrivain qui n'écrit pas et d'une danseuse qui ne danse plus.

Quand tu te confonds en excuses, je m'étouffe de rire, ça jure tellement avec ton look de taulard qui étrangle des chatons avant chaque petit-déjeuner. Tu me laisses le dernier exemplaire du livre dont j'ai oublié titre sujet auteur quelle importance, je paie et coche une case sur la bibliographie résolument trop blanche et patriarcale du cours de littérature classique qu'on suit

tous deux, sans le savoir, à la Sorbonne. Je t'invite à voir l'adaptation au cinéma du coin, dans la soirée : tu préfères t'y rendre tout de suite, sécher les trois heures inutiles de slides projetées au tableau par un prof qui a clairement renoncé à vivre au moment même où il a pris ses fonctions. Aucune objection.

Au dernier rang, avec tes tatouages brouillons et tes Dr. Martens défoncées sur l'accoudoir pour te donner un air de nonchalance soignée, tu sembles avoir la capacité émotive d'une compilation de cumshots et soudain je te vois pleurer, pas juste d'un œil, pas juste une larme, non, un vrai déluge, avec la morve au nez, les spasmes et tout le kit, face à une scène d'un banal affligeant. Tu t'essuies dans ta manche trop longue, te redresses, je sens tes yeux qui dévient sur la courbe de ma nuque au moins trois fois avant le happy end mais tu ne bouges plus d'un iota, les bras croisés sur ta fierté.

À la sortie, on se paie une fête ; cartouche de clopes clandestines, bouteille de vin blanc bon marché, les vendeurs à la sauvette beuglent à tue-tête dans des patois intercontinentaux, réanimant Babel le temps d'un crépuscule où la petite excitation naïve des premières fois donne à chaque instant une saveur tiède et inédite qui reste longtemps sur l'épiderme.

Je demande pourquoi les quatre bonhommes-sourire
gravés à vie sur tes phalanges.

Ce qu'y me reste de temps, tu dis. Une petite éternité.

ce qui fleurit ne meurt pas

Ça se passe sans éclair, sans roulement de tambours, presque sans mots, comme quand les planètes s'alignent dans les raps de Nekfeu. Déjà trois bonhommes-sourire de phalanges qu'on papillonne entre lacs et forêts, retour en ville avant l'hiver par la quarante-ouest pour troquer les bécanes contre un pick-up, ça tient mieux la route dans la sloche, puis quand tu te mets en selle, souvent, je vois la douleur affleurer derrière ton masque de racaille des bacs à sable.

À la station-essence, des osti d'épais lancent *arkkk des Français* aussitôt qu'on ouvre nos gueules, sans savoir qu'on n'est pas plus de là-bas que d'icitte, mais bâtards, d'une mère dont on a refusé le sein, d'une autre qui chaque jour nous fait comprendre qu'elle ne nous acceptera pas tout à fait tant qu'on pourra sentir le fromage et la tour Eiffel entre nos syllabes trop bien détachées, tant qu'on s'échinera à sacrer en joual et placer deux ou trois du coup par phrase pour pas renier nos origines.

Avant de quitter, tu remplis tes poches avec des viennoiseries qui en portent juste le nom, pars en courant pendant que la caissière me reluque d'un air

distract, manques te faire frapper par un char : quelle ironie ce serait, mourir pour des croissants. D'année en année Montréal ressemble à Paris, on y croise partout des lambeaux d'humanité qui se garrochent de belles formules surfaites en fixant leurs écrans pervers plutôt qu'en se bouffant des yeux.

J'hésite entre plusieurs paires de chaussures à deux cents piasses, décide de tout droper au Village des Valeurs : on part nus comme au premier souffle. Deux doigts certains sur le volant, ta main sur ma cuisse pendant *neuf mille cent soixante-quatre kilomètres* de vide américain, je ne te connais pas d'autre style de conduite et me demande comment s'est déroulé ton examen pour le permis, si tu as flatté les cheveux de l'instructeur comme tu le fais avec les miens, pour lui faire oublier que tes changements de vitesse sont une insulte aux sports automobiles.

On dynamite les frontières qui n'existaient que dans nos encéphales, sur l'oreiller promesse de réciprocités sans compromis ; *nous sommes la conquête du temps* violé par les jobs étudiantes, les deadlines universitaires, les files d'attente devant les banques aux néons anxiogènes où les grands-mères et les pas vites choisissent toujours la même journée que nous pour se

rendre ; *nous sommes* le terrorisme interne des limites, des urgences et des grilles, l'insurrection d'une pulsion vive : *nous sommes*.

Des apocalypses en fusion dans nos pilules, on brûle la vie clope sur clope sans ouvrir les fenêtres, parce que la retraite syndicale n'est qu'un mouroir gênant de l'ordre social capitaliste, parce que nous saisissons le murmure du monde, ce qui se dissimule entre les circonvolutions des astres et l'ombre crue des peupliers en perdition.

Face au Pacifique nous clamons l'insolence d'une fin d'hiver.

ce qu'il reste de vague

Les gens te jettent larmes, chrysanthèmes et regrets,
moi je crache, c'est peut-être pas très élégant mais au
moins c'est vivant, humain et chaud, et puis c'est un
juste retour de l'équilibre vu ce qu'on a fait, pour ta
fête, avant d'écrire des haïkus de cyprine sur le sac de
couchage qu'on a égaré quelque part entre Phoenix et
Toronto, quand le deuxième timbre d'acide a
embarqué et qu'une horde de comètes s'est accouplée
avec la lune.

*

À chaque départ succède un holocauste – je brûle tout,
coloriages d'enfance, journaux intimes, cahiers d'écoles,
lettres et photos, brouillons de textes abandonnés avant
d'être entamés pour vrai.

Ce sera comme si nous n'avions pas existé.

Stupeur : je me lève un matin et j'ai oublié ton visage.
J'enfile mes bottes, passe une cape de pluie sur mes épaules, et sans fermer la porte du van derrière moi, je m'en vais marcher sur des routes où nous avons couru ensemble quand mes genoux étaient plus jeunes, toi plus en vie.

Je ne te trouve pas, sur ces routes, alors je me réfugie sur les sentiers que seules empruntent les bêtes nocturnes, j'étanche ma soif à l'eau qui croupit dans les flaques, mange des racines, des baies, des mouches prises aux toiles, des œufs volés dans les nids, les poulaillers, les frigidaires, des charognes vieilles de trois jours et d'autres encore fumantes, parfois je marche des jours entiers sans me nourrir, je vais le pas léger, d'un bond je franchis des clôtures, des vals, des océans, j'effleure le ciel et à nouveau, je danse, entre les restants de toi.

Je suis l'autre partout où les hommes portent des fusils, posent des questions, *d'où viens-tu où vas-tu qui est ton père pour quelle terre nation patrie pour quel drapeau ton sang coule-t-il et à quel dieu as-tu promis la mort des infidèles contre le salut de ton âme dans l'outre-tombe qui est ta mère pourquoi ces marques sur tes mains sur ton visage et dans tes yeux pourquoi le monde pourquoi la vie pourquoi pourquoi je dors dans les fossés, j'attrape des puces, une nuit, je*

mange mes papiers pour éviter de les perdre, pour ne pas oublier mon nom comme j'ai tendance à oublier le tien, par accident, peut-être, par maladresse.

Je me rappelle pourtant *dans l'asile de nuit*, notre dernière fois.



Millage

THOMAS LONERGAN-PILOTTO

inscris-nous
dans le froissement
l'intermittence des lignes
jaune-vierges, radie
le jabot des geais
nos caprices
qu'on garde
la grisaille
 les restes
d'une liste
enfin
le lac.

mon souffle d'enfer
nous siffle
ce qu'il reste d'automne
et les tasses¹
l'haleine d'un trait
tes larmes
poumons
les marées.

¹ les plus petites
malignes
se faufilent *bar open*
à l'assaut de mon impertinence.

je me fouille
dans les états limites
crispé
au fond des fuites
avec les ongles
je renais

pleutre droit
j'oublie, t'évite.

nous connaissons le lieu
l'heure des noyades

on y pêche la semaine
des opinades chaleureuses
des retours à la maison
 la plaque dorée
 puis le décorum
 puis tout
des chevaliers de fonds
plus beaux spécimens à écailles
de perte d'équilibre

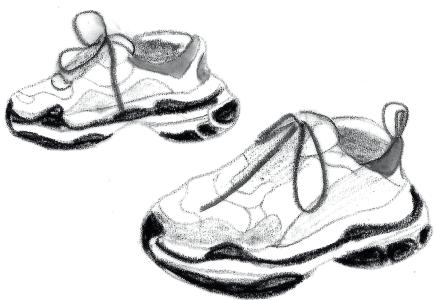
chambranler à hauteur de zinc
sous les néons de la surface
ils me regardent
s'y trouvent.

je viendrai caner
courber-dru l'échine dans vos cheveux
racines-vivaces
qu'on ne plante plus
on attend

vous restez nombreux
mille pieds malpropres
du registre amoureux
me subtilisez du verbe
m'asséchez les tasses

vous² n'en finissez plus.

² qui me flanquez dans le dos
le mois
à m'en retordre l'oblique
jusqu'au sel
du parterre
vous gagnez
presque.



la frontière est une eau trouble

ZINEB SQUALLI

mes racines font cul-de-sac
mes mains tremblent à force d'échapper
la pire incertitude
dans ton regard
mon existence

j'ai logé ma peur en toi

« ce beau teint bronzé, c'est naturel ça ? »

« t'es arabe, non ? »

« j'aime vraiment le fait que tu viennes d'un autre pays »

« est-ce que t'es musulmane ? »

« ta peau est toute *golden*, j'aime ça »

« est-ce que si on se tient la main,
c'est *haram* ? »

elle me garde de la surprise

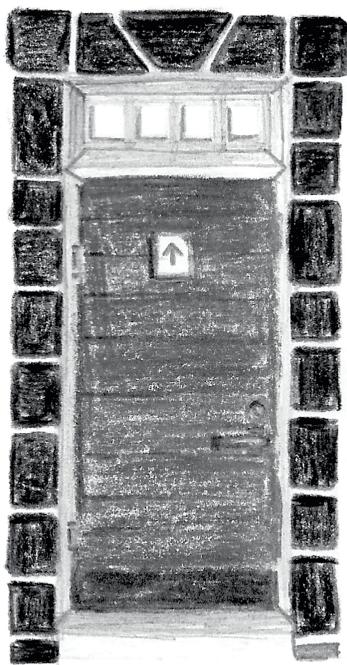
« je suis juste curieux hein :)))) »
ton avidité me tue

*je n'existe pas
objet
mon silence
seul écho
(in)visible*

déception amère
je ne cesse de me noyer
les contours de ta bouche
sont des eaux troubles

tu parles et
il pleut l'absence

assoiffée
je cherche ce qui me réduit
l'ambivalence me garde du vide
je désire donc je suis
je désire
donc
j'existe
?



16 novembres

TIMOTHÉE RHÉAUME-DAOUST

16 novembre 2020

J'me lève, mais j'commence pas à chanter. 10h10, l'heure des montres neuves, dix minutes avant l'autobus, comme ça j'peux dormir dix heures, ou me coucher à quatre. Si mon cerveau reçoit le message, ça s'rend pas ben loin pis c'est quatre qui gagne.

J'me prépare real quick, douche de cinq minutes, pas de déjeuner. J'ai dû battre un record personnel, mais le temps de voir si, j'manque mon bus. Pas grave, y'a une superbe invention qui s'appelle le taxi. Pour la modique somme de quarante dollars. Plus tip.

La barrière anti-covid du chauffeur consiste en une série de boutes de scotch tape accrochés par une araignée s'a keth. Ça m'dérange pas, ça m'fait pas peur, la mort. Travailler quatre heures et demi semaine, ça m'fait pas peur non plus, mais ça m'donne le goût d'écouter « La question à cent piasses ».

On aurait pu pogner un accident, mais non, sain et sauf, je m'en vais surveiller des ti-culs pis régler des histoires de : « il m'a traitée d'amoureuse » et « j'ai échappé ma Kit Kat dans poubelle ».

Une heure et demie plus tard donc, mon autobus me passe dans face parce que j'ai jasé trop longtemps avec une prof clairement pas d'mon âge pis tabarnak j'ai oublié mon kush. *Maudit séquelle !* Remarque, si j'ai des cellules à brûler, c'est ben celles qui servent à m'rappeler d'amener un joint.

Novembre, j'pensais que t'arriverais pas, mais non, vieux frère, t'es juste deux semaines en retard. Viens don' prendre quelques puffs pis écouter « Puke + Cry ». C'est fou comme plus on a du fun, plus on est *depress* après.

C't'année Dieu a décidé de faire un No Nut Vember mais y'a choké dès le début pour se reprendre comme un chef. C'était ben nice les arbres partout s'es trottoirs. C't'été. Là, j'irais plus vite sans rollers. Y'a-tu des camions ramasseurs de feuilles à Montréal ? Au moins, j'rase de me fendre le front tous les cinq secondes. C'pas sûr par contre que j'veais mourir. Ou même m'évanouir.

J'ai réécrit à mon kick du bacc. « Hey ! Ça va ? » rien d'autre. Attendu cinq jours, en me demandant comment dire scusez chu wack sans être wack. Opté pour « je t'écrivais pour m'excuser d'avoir été wack », sachant qu'elle dirait « mais non, t'as pas à faire ça » et que jrépondrais « ah scuse là jme sens wack de t'avoir dit ça :P », sachant que son « scuse j'avais pas vu ton message » voulait dire « scuse j'ai pas tant lgoût d'te parler ».

Ma mère a dit « quand ça feel pas, mets de la joie dans ton cœur » faque j'me commande une poutine. J'devrais pas. C'pas bon pour le portefeuille. Ni ma santé. M'en crisse. Au pire c'est une très bonne façon d'se suicider, en manger tous les jours. La façon pref des américains.

Veux-tu ben me dire pourquoi j'ai choké avec la fille de c'tété ? Tout c'qu'à voulait la câlice c'était du sexe, mais j'ai même pas été capable d'y donner ça. J'sais pas pourquoi, ça me downait quand elle disait « Faut pu j'revoie mon ex, on faisait ben trop de crack ». Peut-être qu'au fond tout c'qu'elle voulait c'était un ami. Elle travaillait au Jean Coutu après tout.

J'ai construit. J'ai une job, un appart à Montréal, des amis pour colocs, des bonnes notes à l'uni. C'est

comme une poutine, des fous ingrédients mélangés n'importe comment.

Viens don' me faire un câlin, vieux novembre. T'as encore toute fumé le joint pis moi j'débuzze déjà. C'est chill, j'dirai rien si tu squattes le divan encore deux semaines. C'est chill, j'dirai rien si tu m'pousses à faire d'la MD.

Parce qu'au moins, les Appendices sont revenus.

16 novembre 2021

J'me lève, encore à 10h10. C'est pas que chu crinqué comme une horloge, c'est que j'ai miraculeusement la même job que l'année passée et que c'est l'heure turbo limite pour décâlisser. La seule affaire c'est que j'travaille pas aujourd'hui, j'ai un cours à 9h30 incluant un quiz de dix minutes au début.

J'prends une douche ben trop longue parce que rendu là, tsé. Pis faut ben en profiter, mon coloc fatiguant est pas là pour chialer. Non mais, j'ai clairement une empreinte écologique ben moins pire que lui, so, qu'y prenne son trou.

C't'année Dieu est autant écoeuré qu'moi d'se crosser mais y boit que l'crisse parce qu'y pisse non-stop. Pauvres itinérants, y doivent sérieusement badtripper. Pis j'y pense, si l'hiver arrive de plus en plus tard à cause du réchauffement climatique, novembre va juste être de plus en plus long, right?

Y'a plein d'eau sur la rame de métro. Weird. Sûrement un autre mort. Ça l'air facile mais crisse que ça doit décâlisser. Ça va me coûter 600 piasses d'enlevage de dents de sagesse. Parce que j'ai pas d'assurances parce que chu étudiant libre parce que j'ai écouté ma mère

pis que j'ai pas été accepté où à m'disait de m'inscrire.
En tout cas. C'est pas des excuses, c'est... ça qui est ça.

Arriver à la pause est ma spécialité et effectivement, comme un magicien, j'arrive pile au moment où on ferme la porte, tout pour que le prof me remarque. Reste à le téter pour reprendre le test. Ou faire un travail de plus. Finalement le cours est très intéressant, suicide chez les jeunes du secondaire. « La non-fréquentation scolaire est souvent liée... ». Laissons faire le travail et prions pour la gentillesse du prof.

Lui ayant étalé mon appréciation de la matière, il a été très compréhensif de ma situation. Là, y m'reste une demi-heure pour manger pis imprimer des trucs pour l'autre cours. Faque le A&W est la solution, mais même si y'a pas un chat, ça prend quinze minutes avoir un Beyond Meat.

Je Gandalf encore l'entrée dans le cours d'aprèm et l'autre prof me dit « Va imprimer tes cossins après ». Ce que je fais effectivement. Sauf que le poste express où j'veais a des refills d'argent qui fonctionnent juste comptant. Mais même en ayant retiré y marchent pas. Faque faut aller à la bibliothèque. Où *turns out* faire la file servait à rien, faut aller aux postes électroniques. Qui prennent juste carte.

J'me confie au gars d'la SQDC. À soir, j'veais avoir besoin d'un weed qui cogne. Kush Cookies.

J'ai oublié des pâtes dans le frigo. Juste des pâtes, pas de sauce, mais ça s'est magiquement transformé en pâtes au pesto. J'les sors et passe proche de m'pukeur dans yeule une coupe de fois.

Rendu dehors, j'fais un gros Oargh au moment où la voisine *cute* passe.

J'plug ma guit. Grimpe le *gain* dans le tapis. Ça me prendrait des pédales pour faire sortir le méchant mais j'ai assez de dettes de même. J'pourrais emprunter celles à mon coloc, mais j'me sens trop BS. Toute façon y dort.

Novembre, t'es là que le tabarnak mais c'est comme pas trop pire. J'fuis toute à la vitesse d'un Beyond Meat mais chu tellement habitué aux conséquences que j'encaisse toute comme un pro. Me couche à des heures pas possibles grâce au gaming excessif pis j'me réveille décâlissé, en manque de weed d'in yeux pis d'alcool dans le sang.

Mais même si j'essaie de dormir forever, j'ai toujours envie de pisser.



Montréal bleu-gris en vers libres ✿passionnément✿

CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET

j'suis là
squeezé entre cônes
nids-de-poule
rats rampants
pis bouillons magiques
d'égouts

après quarante avance-recule
une heure trente de char
j'ai l'angoisse humide
le t-shirt aussi

je sors
me scotche un fake smile
claque la portière
réveille les chiennes du bloc
ça gueule
en-dedans

je pense avoir oublié
la *passion*

tu m'as déjà spotté
du haut des marches
ta figure à contre-jour
m'invite
m'accuse

trop tard j'imagine
je monte

caresses becs
commissures malhabiles
ma bouche avance
à tâtons visite ta joue
sous la barbe de trois jours
cherche le remède
à mon malaise

salut

dans le pli suintant du cou
ma voix résonne
scuse, c'était long
rires awkward
laisse-moi le temps
je suis vert à ce jeu

on finit par frencher
c'est juvénile
le seuil me questionne
veux-tu vraiment entrer
veux-tu vraiment faire ça
veux-tu vraiment

j'entre

parce que no way
me retaper la route
une heure trente de char
on est où criss ?
les chaussures à l'entrée
pêle-mêle talons aiguilles renversés

me saluent
clins d'œil complices
je spot tes reebok blancs
à côté d'une paire de dr. martens

la chambre de camille
murs lime pas de store
trahit notre squattage
son diplôme du cégep
framed tout croche
au-dessus du lit
l'apologie de socrate et milk and honey
voisins d'un vibrateur mauve

c'est pas toi ça
tu détestes rupi kaur

j'avoue
je préfèrerais dormir chez toi
dormir dans tes affaires
dans ton lit
sentir tes draps qui
la nuit
archivent tes poils de chest

tu goûtes le bloody ceasar
alors je me presse
t'embrasse l'intérieur des joues
t'échange ma saveur
gomme menthol
en veux-tu ?

ouvre la fenêtre
on crève
à force d'aller et venir
inutilement
par inexpérience

je ris
imaginant nos corps nus
plaqués l'un sur l'autre
chair beige en nage
prise dans une danse rythmée
par les couinements du matelas

squelettes aux muscles moches
pitié
détourne le miroir
il faut l'avouer
j'ai rien des gars de sean cody

je ris,
car j'ai oublié la *passion*

on s'épuise
tu t'affales sur le côté
les yeux clos
attrapes mon bras
le coinces sous ton aisselle

je ne dors pas,
j'ai oublié la *passion*

je t'en prie
pardonne-moi
d'avoir ri

c'est ma faute
je connais sweet fuck all
à la *passion*

Carole + solitude

Ariane Bilodeau

les samedis d'été sont les pires

depuis des semaines
chaque samedi
plus beau que celui d'avant
plus parfait
plus rayonnant

chaque samedi
Carole est plus triste qu'avant
plus seule
plus terne

les jours se répètent
tout le monde est heureux
sauf elle
Carole ne voit personne
Carole tourne en rond

Carole a essayé pourtant
dans les bip bip incessants
elle a salué la caissière
Carole a même un sourire
la caissière regarde le vide
Carole regarde ses pieds

Carole croit désormais que
sa solitude est une fatalité
devoir s'y faire
combattre la solitude
par l'entraînement à l'isolement
pour ne plus en avoir peur
vaut mieux oublier les gens heureux

Carole tente d'accueillir la solitude
s'étend de toute sa lourdeur

Carole dans le lit

Carole sur le divan

Carole dans le bain

Carole sur le tapis

Carole sur le plancher

Carole s'allonge

le poids du monde s'allonge avec elle
sur elle

Poids du monde sur Carole dans le lit

Poids du monde sur Carole sur le divan

Poids du monde sur Carole dans le bain

Poids du monde sur Carole sur le tapis

Poids du monde sur Carole sur le plancher

Rien ne va plus

Carole verse une larme

Peut-être deux

Carole pense à l'hiver
la saison de la solitude ordinaire
tout le monde reste chez soi
le bonheur des autres se fait discret
les blues de Carole jurent moins
Elle soulève les pages de son calendrier
contemple le mois de
décembre
Son mois préféré

Et si on était un 25 décembre ?

Carole ferme les rideaux
monte l'air climatisé
allume les lumières
enfourne une dinde congelée
enfile une robe rouge
monte le son du cd de Michael Bublé

*

profite bien de ta soirée Carole
ça va te faire du bien

à minuit
personne ne viendra
n'y pense pas

XXX



Les Aquariens de rien de rien de rien

Charles Gourde

On annonce le plus chaud été de l'histoire des radios-communications. Les animateurs se montrent fiers de prédire, hors de tout doute, la défaillance des thermomètres qui seront incapables de supporter la violence des rayons solaires. Mon père, dont la sueur suinte des pores de sa peau, jubile en entendant les paroles crachées par la radio, puis recommence sa rhétorique au sujet de notre plus récente acquisition :

- Est-ce que t'aimes le paradis ma p'tite ? Parce que c'est directement là qu'on va atterrir, directement dans notre chez nous. Déjà, Mère Nature a décidé de nous accueillir en grand ! *En grand*, qu'est-ce que j'dis là. En immense ! En grandiose ! En gigantesque ! Vois-tu toute la flore qu'elle a déployée pour nous ? Les fleurs s'ouvrent pour parfumer notre arrivée, les arbres sont droits et fiers de nous avoir comme invités. Le soleil trône au sommet ! Je serais pas surpris de surprendre des chevreuils s'offrir en sacrifice sur notre passage.

Mais la faune ne donne aucun signe de vie. Seul le cri animal du moteur de notre véhicule retentit partout où nous roulons. Cet engin a été rafistolé et cousu ensemble par le génie de mon géniteur. C'est lui qui a tout inventé dans ma vie : notre voiture, notre future maison, moi et le deuil de ma mère. Il s'excuse sans cesse de m'avoir mise au monde sans que je ne puisse goûter au sein de ma mère, il dit que ce n'est pas humain, moi je lui réponds que je n'ai aucune idée de qui il parle, que je ne connais personne qui est susceptible d'être ma mère et que je suis bel et bien humaine, contrairement à ce qu'il affirme. Il me répond, dans son chagrin avalé de travers, que j'ai le même entêtement de vivre, que je ne laisse aucune règle m'entraver. Que ma mère s'est jouée de la mort en se réincarnant en petite fille, en moi, en me donnant son caractère, ses cheveux frisés et son nez pointu, pointant entre l'horizon et le firmament. Un nez qui tient en joue tout ce qui croise mon regard, à la merci de mon émerveillement.

Ma fenêtre baissée, je laisse le monde se présenter à moi. Aucun mouvement à l'extérieur, pourtant un courant perpétuel caresse mes cheveux vers l'arrière et mes yeux peinent à s'ouvrir face à une telle vitesse. Mon père, un alchimiste autodidacte, invente tout. Il nous a même métamorphosés en vent puisqu'il n'en

avait pas assez dehors à son goût. Il affirme que c'est pour fuir les fantômes du passé si on roule aussi rapidement. Si on les fuit, c'est évidemment parce qu'ils sont ennuyants. Dans notre voiture artisanale, nous dévalons chaque pente avec une frénésie s'approchant du fanatisme, à une rapidité telle que mon paternel doit s'équiper en tout temps d'une paire de lunettes de protection. Il réfute qu'elles servent à garder ses yeux ouverts lorsque nous talonnons la vitesse du son, mais affirme plutôt que ses yeux vieillissent. J'ai tôt fait d'oublier ces paroles en l'air ; elles se font emporter par le vent, virevoltent et rejoignent les fantômes du passé.

Nous dérapons à chaque virage. Mon corps, libre de toutes ceintures ou attaches, bascule de droite à gauche et projette continuellement ma tête hors de la voiture, dans un tango avec la Mort. Notre auguste carrosse mécanique crisse sur la route et je fais un clin d'œil à la Faucheuse avant de reprendre ma place. Et les pneus dentés reviennent mordre la route avec un gémississement de plaisir, bavant sur le bitume, laissant leur empreinte noire sur le vieux pavé gris, craquelé par la force des pissenlits printaniers qui percent leur chemin à travers l'asphalte.

Le pollen voltige encore librement et, aucunement intimidé par l'arête d'une rectitude impériale de mon nez, m'invite à le humer. J'embrasse les plantes en effervescence, elles qui jouissent depuis bientôt un mois dans une orgie revitalisante, réclament à nouveau le territoire pour elles, à la suite du déclin du froid. Elles viennent chatouiller le fond de mes narines de leurs effluves qui s'amalgament au parfum du carburant de notre taureau mécanique, apprivoisé par le torero, mon père. Le discours de ce dernier m'emporte dans les voluptés du rêve éveillé :

- Une forêt de chênes ! Peux-tu imaginer combien de siècles ont été nécessaires pour que la nature puisse construire une merveille aussi grandiose ! Des arbres plus larges que notre orgueil, plus hauts que nos ambitions ! Et notre maison en devenir qui règne au sein de cette forêt, protégée par des siècles de plantes, d'animaux et d'humains, qui y ont vécu et qui y sont m—

Un bruit creux et sec vient interrompre les élans persuasifs de mon père. Sur la banquette arrière, à côté de moi, gît un oiseau-dard, long comme ma main et large de trois doigts. Mes cheveux tombent et s'agencent au plumage dans la défunte bête. Mes yeux scrutent le frais cadavre et, étrangement, je vois en son

bec le reflet de mon propre nez. Mon père me dit que je ne devrais pas le tenir dans ma main et aussi près de mon visage, mais je me devais de payer mes hommages. Il m'a vu du haut de son arbre-patrie et, touché par la beauté qu'ont capturé mes yeux depuis le début de ce trajet, il a échoué dans sa tentative de s'y abreuver. Mon père déclame que la nature ici est kamikaze et que nous risquons d'être bombardés d'une averse de fientes qui séchera sous le soleil ardent de juin. Il théorise que la folie s'est emparée de la bête dès l'instant où elle a vu la beauté céleste de notre auguste carrosse pourfendant la monotonie azur du jour caniculaire.

Les motivations de ce suicide animalier ne font pas consensus au sein de notre organisation familiale, mais je crois mordicus à une mort accidentelle faisant écho à Narcisse. Cependant, nous nous entendons sur une autopsie sommaire. La bestiole ailée est partie du point A (emplacement inconnu), est entrée en collision au point B (fenêtre arrière côté passager), s'est laissée choir malgré elle au point C (banquette arrière, avec une distance estimée à 35 centimètres de mon fémur droit), a été constatée sans vie à une heure X (inconnue dû à l'absence d'horloge dans l'habitacle) au point D (paume de ma main droite) et a échu au point E (fossé en bordure de la chaussée, longitude et latitude inconnues).

Voilà un signe de bon augure, premier présage de la mortalité qui règne pernicieusement sur cette région fertile que je découvre en un panorama sans fin. Cette nouvelle demeure, dont mon père s'égosille en louanges s'élevant presque jusqu'à la cime de ces chênes fantasmés, sera sûrement hantée. Oui, hantée de maints fantômes qui logent sans pension dans ma chambre, et je ne leur demanderai pas un seul centime de leur funeste legs. Je vivrai avec eux, en autant qu'ils daignent m'adresser leurs longs regrets spectraux, remplis du vide de leurs êtres immatériels. Ou me partageront-ils leurs tourments de l'autre monde, eux qui doivent bien plus souffrir désormais qu'ils ne sont plus accablés des désirs de leur chair périsable ? Pourrais-je même aspirer à y rencontrer cette soi-disant mère dont j'ai tant entendu la légende, mais dont je n'ai jamais pu en vérifier la véracité ? Osera-t-elle se pointer le bout du nez, légèrement retroussé vers les cieux, semblable à celui qui trône au centre de mon visage ?

En un ralentissement progressif, notre voiture aux apparences inarrêtables laisse transparaître sa faiblesse, sa dépendance à notre aide, à notre carburant. La révolution du moteur se calme en un mugissement rauque, dernier symbole d'une vitalité en déchéance, avant de s'estomper entièrement, nous laissant aux

prises avec la douce symphonie du monde naturel. Mettant pied à terre, je lance un regard sur ce nouveau territoire conquis par mes chimères brumeuses, ces théories qualifiées de houleuses par mon père, mais qui ne sauront être dissipées par la violence despotique du soleil. Celui-ci en est désormais à son crépuscule et bientôt reviendront la lune et ses légions d'étoiles imposant le rideau noir du sommeil à mon patriarche et à moi. Sans crier gare, le ciel aux teintes orangées se voit taché d'un point mouvant. L'oiseaudard, que nous avons laissé se reposer dans le fossé, passe au-dessus de moi et nargue la faiblesse du cycle solaire, reprenant vigueur avec l'arrivée de la nuit et des rêves qui l'accompagnent. Mon père me dit qu'il s'agit du petit frère du moineau, mais je vois bien qu'il a le même nez que moi.



en lisant *Borderline et autres récits de folles*

MORGAN LAJOIE

tapi.e dans mon bunker
luminothérapeutique
téléphone rendez-vous
le médecin de famille
me dit
comment ça se passe
la médication
me dit
ok on va augmenter la dose
me dit
ok lâche pas
puis raccroche mais
dans lâche pas j'entends
sois pas lâche

sur le cellulaire
mes plus récents contacts
dans l'ordre :
médecin
services de prévention du suicide
811

mon ex
et un vieux pervers qui m'enfonce
par notifs ses dicks pics
dans la rétine
same old

l'angoisse sillonne les cuticules
corps mémoire
cette mousse dont on remplit
le lit
se souvient
de ce qui s'y couche
même quand la tête oublie

abécédaire de mes cicatrices
mes peluches ont des taches
impossibles à laver
la chair hérésie
connaît des histoires de peur
qu'on ne raconte pas
aux enfants
les soirs d'orage

entraver le rituel
routine pour baisser
ce que j'ai de plus laid
les réveils goût de rouille
le miroir m'accuse
mes habits de trois
quatre
cinq jours
le cendrier une morgue
dans ce bazar
aux formes percluses

endigué.e dans les draps
je m'enlise
ruisseau safe space
je flotte sur une eau
trouble d'ophélie
je m'écoule vite
vite semer le
male gaze pestilentiel
tout ce qu'il touche-coule
semer le credo clinique
sa posologie systémique
fusillade
sacro-saint-diagnostique

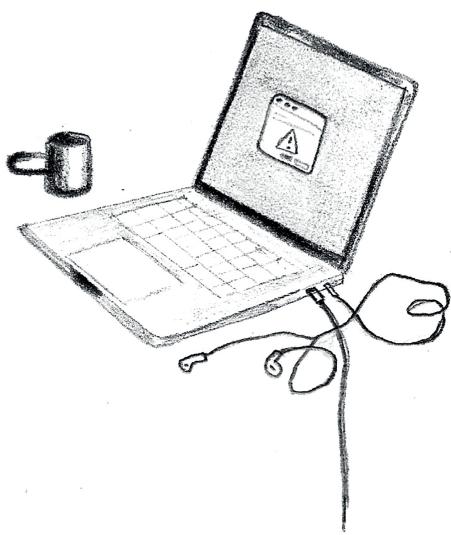
hisser drapeau blanc
imploré aux bras pages
de celles qui me ressemblent
filiation auto-médicamenteuse
mes criss de folles
la peau à l'envers
mes transparentes
criant pour être vues
mes icares
mes thelma
mes louise
en cavale dans le désert
poursuivies du paternalisme régiment
qui crèvent
jetées dans une fosse idéelle

je suis de la même espèce
de celles qu'on lit
comme le braille
sans voir

manic pixie nightmare girl
bimbo hystérique girl
cherche autorité
sur son existence girl
sad girl tanné.e
d'être une fille girl

comme toujours
éreinté.e je retourne
à un sommeil aboulique
le jour tombe
comme sentence
la nuit sortie de secours
j'entretiens ma mort différée
prends part à ma décomposition
en comptant les hivers
pétales de marguerite

vivra
vivra pas
vivra
vivra pas
qui vivra verra
vivra
vivra pas
qui vivra viendra
me voir fleurir
vivra
vivra pas
qui vivra viendra
me voir pourrir



Tentatives de renouveau

ÉLISE DENIS

Cracher l'amour
dans un bol tibétain
souper *one on one*
tandem avec l'horloge brisée du four

la nuit est jaune
et mes douleurs
grimpent à huit doigts

Shot triple sec schnaps
pour toute heure
versée immobile

durer jusqu'à l'aube
Baby jusqu'à l'aube bébé

*

Je nous façonne un abri
une cerne emplie de jeu
une fossette
simple.

tu es passé sans essuyer
tes bottes
tu es passé
en ravageant la pluie

*

Le lac a gelé devant nous
méthodique des silences

j'ai tenté de saisir
les mots l'aurore la
luminance
tes hontes
nos submersions

le doux habitable

il ne faut pas creuser
les heures bleues de l'hiver

*

Éteindre les pluies
sous l'eau bénite
du doigt elles dissipent
chaque moiteur égarée

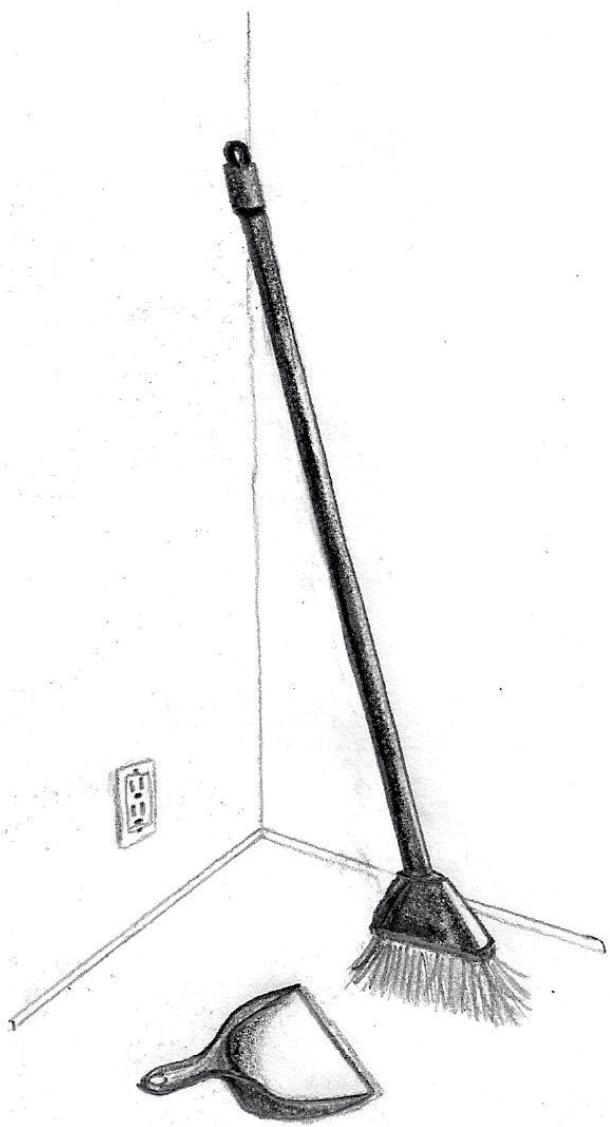
je m'abandonne au chromatique
les yeux drêche
crasse d'un filtre
et peut-être
une incision

elles regardent la beauté d'un jour
que j'étouffe
sous ma langue

*

Dernier acte du jardin
le tactile se fait
rare
je m'équipe
du lactose
des pinottes
et du kraft poétique

*



c'est peut-être la tranquillité des vagues qui m'effraie

ÉLODIE COSSETTE-PLAMONDON

dans cette villégiature d'eau calme
le quai renvoie au golfe ses derniers passagers
déverse la rumeur d'un orage

je me glisse à marée basse
sous la nappe du fleuve

le souffle long

je ramène les pages d'un livre
cueillies sur les ridules

c'est l'histoire de chaque livre
la nécessité d'être avalée
par plus grand que soi

c'est l'histoire du fleuve
et d'une baigneuse de grandeur

à l'occasion j'invente une photographie
toujours la même c'est moi

je cours après les vagues
avec la peur de rentrer

j'ouvre les yeux
et tout est blanc

prêt à disparaître

rien de plus friable que mes apparitions
à peine une silhouette
recrachée par le vent

certains prétendent avoir vue
cette forme lisse du désordre

mes doigts pianotent sur la houle

je m'offre entière
telle une dépouille noyée

du cinéma de Duras
où la musique frôle une douceur
à en périr



[P]

Revue littéraire

le pied.littfra.com



L'intérieur de ce document est imprimé sur un papier certifié Éco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.
Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.6.